

L'Art de s'habiller soi-même

POUR les toilettes du soir, la dentelle d'Irlande est tout à fait à la mode ; les robes en sont entièrement faites, ou au moins en grande partie, elles sont pour la plupart garnies de fleurs.

Les dentelles noires nouvelles sont de Chantilly à fleurs ou dessins de velours qui n'est pas solide, mais très élégant par le relief qu'il donne aux motifs.

Le Bolero disparaît aussi tout doucement. C'est la jaquette longue qui, jusqu'à présent, le remplace, et sous le titre "jaquette longue" se rangent tous les vêtements qui dépassent largement les hanches. Les uns sont de véritables basquines excessivement ajustées, dont la taille est souvent marquée par une couture en travers qui rattache la basque, d'autres, blousant un peu au milieu du devant et serrées par une ceinture, rappellent la blouse russe, enfin les habits Louis XIV et XV triomphent parmi les femmes qui, toujours sûres de leur beauté, ne craignent pas d'affronter la comparaison avec les portraits des grandes coquettes du XVIII^e siècle. Quelques-uns ont une allure de veste avec de grandes poches et des manches largement ouvertes, d'autres rappellent un peu les habits militaires et s'harmonisent assez avec les manteaux à pèlerines de la même époque, enfin, les grandes redingotes à collets continuent la série des vêtements de style.

Les petits collets superposés restent très en faveur, même les cols de genre tailleur se disposent souvent trois par trois.

Les manches aussi sont très variées, on en fait de courtes évasées et de longues ajustées. Tantôt la partie bouffante est au coude, tantôt elle est au poignet. Quelquefois c'est la manche elle-même qui forme le bouffant, d'autres fois elle se découpe sur le bouffant rapporté.

Les hautes ceintures sont aussi très en faveur, en soie légère drapée, elles passent souvent au-dessus de l'habit et s'attachent de côté par de grands boutons. En caoutchouc elles se fixent par de hautes boucles derrière et prolongent la taille au milieu du devant, quant aux cols, leur forme est simple, mais ils sont très garnis de petits ornements plats.

MARIE BOUDET.

Nos jolies filles

LN correspondant du JOURNAL DE FRANÇOISE, qui signe "Troubadour," au cours d'un article intitulé "Où sont les jolies filles?" émet une opinion qui, heureusement, n'est pas partagée par la Directrice de cette intéressante revue des dames. Ce monsieur se plaint du petit nombre de jolies femmes qu'il aurait rencontré durant un séjour de trois mois à Montréal.

"Je n'y vis que trois beautés," écrit-il. D'abord, entendons-nous. Trois "beautés," c'est déjà joli, c'est même très beau ; cela fait une moyenne d'une "beauté" par mois. Heureux, trois fois privilégié l'homme qui toute sa vie, surtout s'il vit quatre-vingts ans, peut contempler ou seulement entrevoir une "beauté" nouvelle par mois, dans la même ville ! "Troubadour" est exigeant, à moins qu'il ne prête aux mots un sens que ni le dictionnaire ni l'usage ne leur octroient. Je me demande dans quelle partie de notre ville "Troubadour" a erré pour n'avoir rencontré que "trois beautés," s'il entend par ces mots trois jolies filles, comme le fait croire le titre de son article. Montréal n'est pas plus dépourvu de jolies filles que Québec ; il y en a beaucoup ici et là. Que "Troubadour" revienne à Montréal,—je soupçonne que lorsqu'il s'y est amené, il a perdu son temps—et qu'il se promène un quart d'heure sur la rue Ste-Catherine, une après-midi de soleil, et si, durant ce temps, il n'aperçoit pas dix jolies filles, je lui paie un abonnement d'un an au "JOURNAL DE FRANÇOISE."

Les traits distinctifs des Canadiennes, des Montréalaises surtout, sont la grâce, la gaieté qui fleurit en un sourire spirituel et franc. Avec cela elles peuvent se passer des charmes classiques de la Vénus de Milo ; exigez d'elles de plus qu'elles aient de beaux yeux,—et il y a ici des milliers de prunelles du plus pur azur et du plus lumineux ébène—et vous aurez des jolies filles,—pourvu qu'elles ne pèsent pas 300 livres, tout en n'ayant que 4 pieds de hauteur. Grâce à Dieu, nous n'en connaissons pas de ce calibre-là ; quelque Barnum nous les

aurait vite révélées. Québec n'en doit pas plus être affligé que nous.

Je m'explique le petit frisson de crainte dont "Troubadour" a senti le frémissement en venant faire son étrange confidence aux Montréalaises, et je comprends qu'il se soit cru obligé de réclamer l'indulgence de ses lectrices. Si vous ne vous repentez pas, peu galant "Troubadour," nous allons organiser une souscription dont le montant sera affecté à vous gratifier d'un bon lorgnon,—ne seriez-vous pas myope, par hasard ?—et vous verrez que les Montréalaises au nombre de leurs multiples qualités, tant physiques qu'intellectuelles et morales, en comptent une de largement développée : la générosité.

ALBERT LOZEAU.

Tribune Libre

Ma chère directrice,

JE vous félicite d'avoir inauguré dans votre charmant journal, la chronique théâtrale, qui donne au public une idée de la critique intelligente et impartiale. Cependant il me semble que les *Nouveautés* sont l'objet d'une censure plus sévère, et en comparant les appréciations de "Falstaff" sur nos différentes scènes, j'ai cru que l'on ne regardait pas du meilleur œil, la troupe de notre joli théâtre de la rue Ste-Catherine.

Loin de soupçonner Falstaff d'agir de parti-pris, je trouve plus sage de penser que son dilettantisme est plus vivement éveillé à l'audition du répertoire des *Nouveautés*, et qu'il ne peut résister au désir de signaler ce qui est imparfait. Ce jeune critique nous laisse entendre clairement qu'il a vécu à Paris et fréquenté les théâtres parisiens, ce qui lui donne le précieux avantage de juger par comparaison.

Je n'ai pas encore perdu de vue les tours de Notre-Dame, et je ne sais pas si je vais mériter les foudres falsaffiennes par une protestation. Que voulez-vous ? on n'empêchera jamais les petites Canadiennes d'exprimer une opinion, et je déclare injuste d'être plus sévère pour les *Nouveautés*, que pour le Théâtre National—voire même la défunte Gaieté qui n'a décroché que